

Jean-Pierre Legrand & Philippe Remy-Wilkin

Vincent Engel,
L'absence révoltée



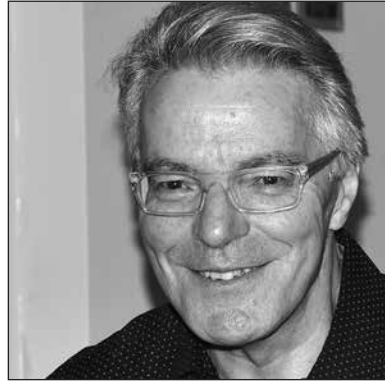
© Vincent Engel : Pôle d'or 2014 (Ortrignes-Louvain-la-Neuve).

ESSAI DIALOGIQUE SUR LE CYCLE

LE MONDE D'ASMODÉE EDERN



Philippe Remy-Wilkin naît à Bruxelles lors d'une pause capitale de ses parents entre des années africaines et un retour dans le Hainaut d'origine. Il y voit la cause première de son écartèlement entre appétit du grand large et attraction des racines. Il rejoint sa ville natale pour des études philologiques, après lesquelles il organise sa vie autour de l'écriture. Avec deux invariants : l'Histoire et le goût du récit palpitant. Il a publié à ce jour 20 livres et plus de 400 articles.



Jean-Pierre Legrand est né à Namur le 3 avril 1959. Il a passé toute sa jeunesse à Beauraing en Famenne avant de rejoindre Bruxelles, l'ULB et sa faculté de droit. Il est cependant bien plus attiré par les cours de philo, d'histoire et de littérature. Ayant (trop) fugacement songé à bifurquer, il poursuit une carrière de juriste dans les assurances tout en trouvant ses joies intellectuelles les plus intenses dans sa passion pour la musique et la littérature. Depuis quelques années, il collabore à la plateforme culturelle *Les belles phrases* et aux *Rencontres littéraires de Radio Air Libre...* en compagnie de son complice Philippe Remy-Wilkin.

Note préliminaire

Pour varier les angles de vue, nous avons échangé les rôles (mise en place et contrepoints) au gré des textes évoqués, et sollicité à l'occasion des éclairages de l'auteur lui-même.

Préambule

MISE EN PERSPECTIVE DE L'AUTEUR, DU CYCLE, DE SON PROLOGUE

Phil. – Vincent Engel, né en 1963, est devenu assez jeune, au tournant des années 2000, dans le sillage de ses romans *Oubliez Adam Weinberger* (2000) et *Retour à Montechiarro* (2001), une figure référentielle de nos Lettres. Un parcours très riche et très varié, dont rendent compte sa fiche Wikipedia ou son site personnel, impressionnants (il enseigne la littérature contemporaine à l'Université Catholique de Louvain, il a monté des spectacles avec Franco Dragone, écrit plusieurs pièces de théâtre, etc.). Celui d'un auteur aux dons multiples mais d'un homme très engagé aussi (il a repris la direction de la revue *Marginales* ou du Pen Club Belgique, créé le site mémoriel *Liber Amicorum*, et les éditions Edern, etc.). J'ai lu naguère avec plaisir quatre de ses livres (*Les diaboliques*, *Alma viva*, *Les vieux ne parlent plus*, *Le miroir des illusions*) mais une cinquième lecture, celle de son renommé *Retour à Montechiarro*, m'a bouleversé : je me sentais plongé dans un ouvrage majeur, d'une puissance rarement croisée en francophonie. Une sollicitation de la *Revue générale* m'a présenté l'opportunité de lui consacrer un article, paru en mars 2023. Lors de la préparation de celui-ci, en fin 2022, un échange avec l'auteur m'a révélé ce que j'assimilais à un deuxième signe (une deuxième synchronicité jungienne ?) : l'ensemble du « cycle toscan » allait être

réédité en mai 2023. Je me suis immergé dans la fresque complète. Sa richesse et sa capacité à se renouveler m'ont sidéré, elles appelaient un traitement original et approfondi, j'ai sollicité l'intervention de Jean-Pierre Legrand, mon complice de maints dossiers dialogiques (Véronique Bergen, Luc Dellisse, Maxime Benoît-Jeannin, Camille Lemonnier, Charles De Coster, etc.), dans la revue *Que faire ?* ou sur la plateforme *Les belles phrases*.

Jean-Pierre. – Je suis entré dans l'univers de Vincent Engel via la lecture de *Retour à Montechiarro*. La sortie de ce livre a coïncidé avec ma découverte de l'Italie et de la Toscane, de la magie de ses cités avec leurs palais souvent délabrés, témoins de temps plus fastueux, leurs portes ouvrant aux quatre points cardinaux et surtout cette manière toute méditerranéenne qu'ont les gens de s'apostropher avec une cordiale véhémence. Passé le premier instant des retrouvailles, j'ai été conquis par l'alliance d'un style presque austère et d'une structure complexe aux emboîtements multiples.

Phil. – Le « cycle toscan » ? Quand je l'ai entamé, il s'agissait de quatre romans, autonomes mais connectés par des passages dans un village toscan, Montechiarro, et des allusions aux amours

impossibles (et bien énigmatiques) de Raphael (à l'italienne, sans « ë ») et Laetitia : *Retour à Montechiarro* (Fayard, 2001), *Requiem vénitien* (Fayard, 2003), *Les absentes* (Lattès, 2006) et *Le miroir des illusions* (Les escales, 2016).

Jean-Pierre. – Ce cycle romanesque manifeste le goût de l'auteur pour les constructions sophistiquées et l'élaboration de généalogies romanesques très élaborées. Dès le premier volume, Vincent Engel mêle les générations et les époques avec une virtuosité étourdissante.

Phil. – La réédition de mai 2023 a repris les quatre romans cités ci-dessus et apporte une pièce nouvelle à l'édifice, une brique de 412 pages : *Vous qui entrez à Montechiarro*. Tout en offrant un titre clair à l'ensemble : *Le monde d'Asmodée Edern*. Asmodée Edern ? Oui, comme le coéditeur, ce qui insinue déjà l'une des particularités du cycle et de l'œuvre complète de Vincent Engel : un estompement des frontières réel/imaginaire, un afflux d'interférences entre les livres et la vie de l'auteur, dont nous reparlerons dans la suite de ce livre.

Jean-Pierre. – L'estompement des frontières réel/imaginaire est clairement revendiqué par Vincent Engel qui, dans

ses interviews, évoque fréquemment Aragon et son « mentir-vrai ». La fiction est créatrice de vérités. Si on excepte les faits scientifiquement prouvés (et encore cette preuve-là est-elle souvent partielle et temporaire), la vérité surgit moins de la contemplation du réel que de son réagencement par le geste créateur de l'écrivain. Le « romansonge » qui *prologue* le cycle illustre bien cette conception :

« *Ils* (NDLR : Raphael et Laetitia) *ne voyaient pas encore que la vérité ne résidait pas dans la réalité des faits, mais bien dans la lecture qu'on en faisait.* »

Phil. – Le cycle a eu un prologue, en effet, *Raphael et Laetitia* (Alfil/L'instant même, 1996). Celui-ci a disparu lors de la récente réédition, comme si le texte s'était dissous dans les livres qu'il a inspirés et qui ont déployé sa matière. Nous le ressuscitons. Car, avant d'attaquer une lecture du cycle complet, il convient de se pencher sur ce que le site des éditions Ker assimile à « la matrice, l'origine des romans italiens » (terme ambigu car Vincent Engel a écrit d'autres livres situés en Italie mais sans connexion avec le « cycle toscan », qui parle surtout de... Venise).

Il était donc une fois un « romansonge »...

Prologue du cycle

RAPHAEL ET LAETITIA**Les éditions du « romansonge »**

La première édition de *Raphael et Laetitia* date de 1996 et s'avère une coédition entre Alfil (France, Neuville-Roy) et L'instant même (une maison canadienne qui a publié d'autres ouvrages de Vincent Engel). En 2003, le texte est réédité par Mille et une nuits (une collection des éditions parisiennes Fayard), en poche. Il est ensuite récupéré par les éditions Asmodée Edern qui le cèdent à Ker (Héவில், en Brabant wallon) qui le republie en 2011. La dernière publication après la dissolution du « romansonge » dans le « cycle toscan » généré par son noyau narratif central ?

**Premiers pas dans
*Raphael et Laetitia***

Phil. – Les premières pages me font penser à des réunions mondaines filmées par Buñuel, Fellini ou Scola. Serait-on projeté dans une époque plus récente que celle de *Retour à Montechiarro* (qui démarre en 1855) ? Raphael a « quelque chose d'un aristocrate du siècle précédent » mais il comprend « l'esthétique contemporaine ». In fine, ces impressions temporelles s'avèrent légères et fugaces. Un peu plus loin, le jeune homme se meut dans une époque où dominant le romantisme, des « excès de sentimentalisme », des « vellétés révolutionnaires ». La suite, où il est

question de bals, de princesse et de duchesse, confirme le XIX^e siècle, et le texte, dans sa texture, fond et forme, et même son gabarit (32 pages), s'apparente à l'une de ces longues nouvelles que j'ai lues avec passion en fin d'adolescence dans des recueils des Mérimée, Maupassant, Gautier et Villiers de L'Isle-Adam. Ces « petits maîtres », par rapport aux romanciers *briquarts* Balzac, Hugo et autres Stendhal, que je place pour ma part au sommet de la littérature française du siècle et, donc, au-dessus des « grands ». Et pourquoi ? Parce qu'ils réussissent la gageure, pour l'époque, de raconter beaucoup en peu de pages tout en esquissant un récit captivant au moyen d'une langue riche et belle. Un art, un secret de fabrication qui se sont trop longtemps perdus. Que je chasse comme auteur. D'où cette infiltration d'une sensation d'affinités électives avec Vincent Engel.

Jean-Pierre. – J'ai également été perturbé en début de lecture par le flou temporel qui nimbe la narration. Mais, après tout, ceci est un « romansonge » et le propre du songe n'est-il pas de brouiller toute temporalité ? Les indices semés ici ou là, l'ambiance générale (qui m'évoque le *Guépard* de Lampedusa), le suave étourdissement des bals masqués, tout cependant suggère le XIX^e siècle. Mais aucune datation n'est possible. Il faudra attendre les premiers chapitres de *Retour à Montechiarro* pour avoir une vue plus précise : nous sommes en 1849 ; c'est en effet à la fin de cette année-là qu'un autre

protagoniste, le comte Bonifacio Della Rocca, va croiser le chemin de Laetitia et de sa mère dans une Venise retombée aux mains des Autrichiens.

Même si, lors de la rédaction de cette longue nouvelle, Vincent Engel n'avait pas encore en tête de lui donner un prolongement romanesque, il est presque touchant de voir que celle-ci ouvre son cycle fictionnel le plus connu. Comme s'il s'agissait d'un hommage à un genre que l'auteur a beaucoup pratiqué et théorisé. S'il est un domaine d'élection de « petits maîtres » il a aussi été arpenté par presque tous les grands romanciers, y compris les *briquarts* précités ou encore Henry James, pour prendre l'exemple de la littérature anglo-saxonne.

Le pitch ?

À la fin d'un repas mondain, le narrateur, complimenté sur les qualités de son épouse et interrogé quant aux circonstances de leur rencontre, en vient à se lancer dans une histoire à tiroirs, qui le conduit à rapporter un récit mystérieux qui... lui a été rapporté.

La suite du pitch sur le site des éditions Ker (en charge de la réédition) :

« Raphael von Rüwich est le fils adoptif et l'héritier de riches aristocrates berlinois. On lui attribue de lointaines origines italiennes : la grâce qui émane de ses traits fins, ses cheveux bouclés et ses yeux bruns ne peuvent être germaniques. Voyageur, il n'a jamais été frappé par la foudre de l'amour... jusqu'à la magnifique

fête donnée en son honneur : il reconnaît en Laetitia Malcessati son double, la jeune fille lumineuse, l'être exceptionnel qui le complète. La passion est immédiatement réciproque.

Premiers émois, premières palpitations de jeunes gens qui se cherchent des yeux, Vincent Engel nous entraîne dans le tourbillon sentimental de ces deux amants dont la destinée ne cessera d'être contrariée et l'amour empêché... De Berlin à Venise, en passant par Paris et le lac de Garde, il nous lance à la poursuite de cet idéal féminin. »

Les contenus

Phil. – Le noyau central du récit raconte la rencontre coup de foudre de deux personnalités soigneusement décrites. Si le ton premier est très classique, un regard plus appuyé décrypte un second degré de modernité. Peut-on parler de post-modernisme ? Sans doute, et j'ai songé à ces grands auteurs anglo-saxons, Iain Pears, John Fowles ou Charles Palliser, qui ont digéré Dickens et la littérature du XIX^e siècle, pour nous en offrir des variations très contemporaines où se mêlent les plaisirs de la grande fiction et le surplomb intellectuel de qui n'en est pas dupe. Notons ainsi le double récit-cadre qui adresse un clin d'œil à la tradition du... récit-cadre : le narrateur rapporte à ses convives le récit qu'un narrateur bis lui a confié naguère. Idem avec l'usage des indices et élément de suspense, les mystères

qui débouchent sur la frustration des lecteurs des trois récits. Avec une morale de l'auteur en filigrane ? L'important n'est pas la destination mais le voyage, ce qu'il permet d'accumuler comme expériences ?

Jean-Pierre. – Par la structure adoptée, les dix premières pages m'ont immédiatement fait songer à Henry James, ce prince de la nouvelle qui a lui aussi beaucoup recouru à la technique du récit-cadre. Le procédé est ici très habilement conduit : un premier arc narratif – le secret de la rencontre entre le narrateur et son épouse – sert de prétexte au second – l'éblouissement amoureux de Raphael et de Laetitia, suivi de l'étrange fuite de cette dernière en compagnie de sa mère. À leur tangente, nous avons la réponse à la question qui était le moteur apparent de l'anecdote racontée, mais le second arc narratif file en asymptote vers un mystère inatteignable par le lecteur. Le deuxième récit a subrepticement éclipsé le premier et, à l'image des invités du narrateur, nous sommes à la fois heureux d'avoir été captivés et frustrés d'être abandonnés au seuil d'une nouvelle énigme. Vincent Engel s'est joué de nous avec maestria.

Phil. – La fin du récit précipite dans ce qui, je crois, a engendré ma vocation d'auteur : les limites du réel. Matérialisées par le fait majeur de mon enfance : j'ai reçu des collections incomplètes des magazines *Spirou* et *Tintin*, donc des récits dont je n'avais qu'un morceau,

jamais le début ni la fin. Curieusement, j'ai passé ma vie à chercher les histoires complètes de ces BD et entrepris de raconter des histoires maîtrisées de A à Z, quand Vincent Engel assume la condition humaine et le flou qui flotte nécessairement sur bien des axes de nos existences.

Passé le jeu sur les instances narratives, l'essentiel du texte repose sur le caractère des deux jeunes héros, qui ont des natures très particulières. Fascinant et à contre-courant des clichés romantiques : les héros ne tombent pas amoureux fous parce qu'ils ont l'occasion de frayer intimement ou de se trouver irrésistiblement beaux. Ils ont certainement bien des attraits mais l'auteur se garde de les survaloriser, tant intellectuellement qu'artistiquement ou physiquement. En fait, ce qui est ultra-valorisé, c'est l'importance de la fiction, du roman que l'on tente de se faire de sa propre vie, ou qu'on vous impose. Or donc chacun répond à une attente, un conditionnement. Ainsi, Raphael, élevé en Allemagne, se voit sans cesse rappeler ses racines apparemment (peau mate, etc.) méditerranéennes et sans doute italiennes. Quand il voit Laetitia, c'est comme s'il voyait incarnée l'image de soi qu'il a poursuivie, cherchée. Son double, au féminin ? On est dans un narcissisme masqué, une sorte de mas-turbation freudienne, ou dans l'inceste intellectuel ? Avant d'entrevoir un inceste plus classique. Qui pourrait expliquer les amours impossibles, la manière dont la mère de Laetitia accourt pour

la ravir à son amoureux (pourtant, un parti idéal) ?

Ces interrogations souterraines et labyrinthiques interpellent profondément sur le sens des rencontres et relations. Le complément idéal (dans l'amitié ou l'amour) tient-il à la semblance la plus profonde ou à l'altérité qui hausse et renouvelle ?

Jean-Pierre. – Le « romansonge » de Vincent Engel se concentre en effet sur deux personnages bien étranges : Raphael et Laetitia. Tout autant que leur coup de foudre réciproque et leur amour contrarié, le sujet véritable de la nouvelle réside dans la saisie du mouvement de leur intériorité, singulièrement s'agissant du jeune homme.

Raphael nous apparaît dans la fleur de sa jeunesse. Beau, plus sensible qu'intelligent, il habite une personnalité d'emprunt. Son énergie s'est concentrée en lui et transparaît rarement dans son regard, que l'on devine d'une indifférence mêlée d'ironie. Comme de quelques notes dérive une mélodie, c'est dans la vibration des consonnances de son prénom, de ses boucles noires et de son regard sombre que s'est construite la mythologie de ses origines italiennes façonnée par son entourage. Tout y conspirait car « il participait ainsi, de manière plus concrète encore, à l'engouement national pour la belle péninsule ». Cette séduction latine, qui dans les salons berlinois fait le succès du héros, a toutes les apparences d'une aliénation autant subie que consentie : empruntant son identité au désir d'une

famille et d'une société, qui la lui a suggérée et auquel il s'est méthodiquement conformé, Raphael porte un masque qui lui colle au visage. Dans son existence même, il suit une sorte de ligne médiane : la vie, il ne l'aime « ni de cet amour effréné et angoissé de celui qui redoute continuellement la mort, ni avec cette stupide sérénité de celui qui est convaincu qu'il ne mourra jamais ». C'est un être « appliqué et non passionné » qui n'aime ni les mouvements ni les révolutions. Il éprouve une plénitude trompeuse qui roule vers le néant.

Nous savons peu de choses de Laetitia. Son visage est fin, sa peau très brune :

« Elle n'est pas plus belle qu'une jeune Berlinoise mais l'est toutefois, parce que tout autrement. »

Les deux jeunes gens s'éprennent par un effet de contraste sur ce fond de société berlinoise. Leur séduction première l'un envers l'autre tient davantage à ce qu'ils ne sont pas qu'à leur être propre. Mais ils se sont vus, distingués et reconnus pour pairs.

Le bal masqué qui suit directement cette rencontre donne lieu, à mes yeux, à la plus belle page de la nouvelle. Raphael veut y retrouver Laetitia. Mais comment la reconnaître, comment éviter la méprise fatale de dire à une autre ce qu'il destine à l'élue ? En prélude au bal et à la demande de Raphael, dont c'est l'anniversaire, les premières notes d'un quatuor de Mozart s'élèvent. Tous les invités sont là, masqués qui écoutent :

« Le concert débuta et l'on se tut. (...) Raphael, malgré son violent désir de découvrir Laetitia, se laissa envahir par les accords, fermant les yeux pour mieux écouter encore ; Laetitia aussi, paupières closes, se laissa glisser.

Juste avant que ne s'élevassent les applaudissements, ils ouvrirent ensemble les yeux ; il vit cette lourde princesse moyenâgeuse, elle aperçut ce Janus vénitien. Derrière les lousps et les vêtements trop amples, ils se découvrirent et surent sans plus la moindre hésitation qui s'effaçait derrière cette robe vieillotte, qui se cachait sous ce manteau noir. La musique avait guidé leurs regards, rapproché leurs cœurs et uni leurs âmes à jamais. »

Magnifique idée que ce dévoilement sous les masques par la médiation de la musique. Les deux jeunes gens se rejoignent dans l'ineffable : leur sentiment amoureux s'est élevé jusqu'à cette région éthérée où la rencontre sensuelle des regards a fait place à l'union spirituelle de deux âmes dans l'extase.

Phil. – La passion musicale de Vincent Engel est un invariant de son œuvre. Le deuxième tome du « cycle toscan », *Requiem vénitien*, tournera tout entier autour du destin d'un compositeur de génie marginalisé. *Alma Viva*, un autre de ses romans, évoque la vie de Vivaldi. L'auteur a travaillé avec le compositeur Gaston Compère aussi. Etc.

Le style

Jean-Pierre. – *Raphael et Laetitia* est écrit dans un style qui, d'emblée, m'a interpellé. Après quelques pages, pris de doute, j'ai saisi dans ma bibliothèque mon vieil exemplaire de *Retour à Montechiarro*. J'en ai relu le début. Épurée, factuelle voire austère dans le roman, l'écriture, dans la nouvelle, possède une autre couleur. Très clairement, Vincent Engel a conçu celle-ci comme un hommage à la littérature du XIX^e. Cela se retrouve non seulement au niveau de la structure du texte mais aussi du côté du style : certaines inversions, quelques expressions et, ici ou là, l'iridescence d'un subjonctif imparfait attestent la volonté de l'écrivain de nous faire retrouver un peu de la fragrance des œuvres de ses maîtres.

Phil. – Beaucoup de romantisme et de poésie, et tout autant de mises à distance. Ce qui m'a rappelé le personnage de fiction auquel je croyais m'identifier en fin d'adolescence, l'Auguste Saint-Clair de Mérimée (*Le vase étrusque*), être trop sensible qui s'est forgé une allure glacée pour avoir été précédemment trop blessé :

« Auguste Saint-Clair n'était point aimé dans ce qu'on appelle le monde ; la principale raison, c'était qu'il ne cherchait à plaire qu'aux gens qui lui plaisaient à lui-même. (...) Il était né avec un cœur tendre et aimant ; mais à un âge où l'on

prend trop facilement des impressions qui durent toute une vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades. (...) il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante (...) il obtint la réputation d'insensible et d'insouciant (...). »

Une pose ultra-romantique ? Soit. On comparera avec Raphael :

« (...) s'il ne refusait jamais une danse, veillant même à inviter celles que personne ne remarquait, il en refusait presque toujours une seconde. (...) Raphael semblait un roc, mais de ces rocs qui font les collines aux flancs doux, verts et fleuris, autour des lacs purs. (...) Les haines et les tensions auraient toutefois été à leur comble si ces mères et ces filles (...) avaient su la profonde indifférence que ces prétendantes et ces prétentions suscitaient chez le jeune von Rüwich. »

La place du « romansonge » dans l'œuvre de Vincent Engel

Phil. – À dire le vrai, ce « romansonge » déborde même du cadre du « cycle toscan » pour embrasser l'œuvre entière de l'auteur. Ainsi, le narrateur 2, celui qui a été mêlé aux mystères des jeunes gens et les rapporte au narrateur 1, s'appelle Aristide Morgan. Or un Baptiste Morgan a servi de pseudonyme pour Vincent Engel à l'occasion de trois de ses romans tout en étant le personnage d'un autre. Il y a aussi un

Sébastien Morgan, inoubliable héros du premier roman inspiré par ce « romansonge », *Retour à Montechiarro*. Et même un Gustave Morgan dans *Les diaboliques* (avec écho à la problématique de notre « romansonge », effet de miroir, car ce Gustave est un jeune homme riche dont les parents refusent le mariage avec l'élue de son cœur). On les devine tous apparentés. Simple clin d'œil ou orchestration savante à analyser ?

Jean-Pierre. – Vincent Engel affectionne ces correspondances, ces mises en abyme. Son œuvre tentaculaire est à la fois très construite et déborde d'elle-même sous l'effet du levain des œuvres déjà écrites. Il y a quelque chose de très balzacien dans cette démesure maîtrisée.

Conclusions

Jean-Pierre. – Le « romansonge » de Vincent Engel m'a tout d'abord déconcerté, puis surpris et enfin conquis. Cette manière très XIX^e siècle de camper une histoire et de la raconter dégage un parfum d'anachronisme qui, très vite, développe toutes les séductions d'un style chatoyant au service d'un récit dont l'outrance contenue fait toute la magie.

La dissolution de ce texte séminal du cycle dans la réédition des éditions Ker et Asmodée Edern n'est pas loin de me chagriner. Je lui ai en effet trouvé un charme quasi opératique, tel celui du prologue du *Simon Boccanegra* de Verdi.

L'auteur est maître de sa création. Respect empreint de nostalgie pour ce petit bijou si soigneusement poli qui, lentement, va se dérober à la vue des lecteurs.

Phil. – Il eût en effet mérité une réédition commentée, explicitant la genèse du projet global. Mais, cher Jean-Pierre, nous sommes là pour combler ce hiatus. Et soyons honnêtes, Vincent Engel, une fois de plus, se montre cohérent : il a offert une religion de la lacune et du mystère, il est logique qu'il efface toute trace de la naissance d'une légende romanesque. Le propre d'un « romansonge » n'est-il pas de s'effacer à la montée du jour ?

Bonus sur le cas des Morgan

Vincent Engel :

Baptiste est effectivement mon double, l'« auteur » affiché de plusieurs de mes romans : *Mon voisin, c'est quelqu'un* (Fayard, Paris, 2002) ; *La vie oubliée* (Quorum, Gerpennes, 1998 ; une des *Natures mortes*, troisième ou quatrième version d'un roman dont la première a été écrite à vingt ans, sur la base d'une nouvelle écrite en classe de 5e à dix-sept ans, et qui aboutira au *Mariage de Dominique Hardenne*) ; *L'art de la fuite*, signé au Québec (L'instant même, Longueuil, 2005), tout à fait à part, un polar écrit en écoutant en boucle la dernière partie inachevée de l'*Art de la fugue* de Bach. Baptiste est, dans ma tête, auteur aussi du *Mariage* et des *Vieux*.

En tant que personnage, Baptiste Morgan apparaît dans *Les absentes*

et dans l'ouvrage paru en mai 2023, *Vous qui entrez à Montechiarro*. Il est le protagoniste de la longue nouvelle *Vae Victis*, où il est confronté à Marek Mauvoisin, avatar de Marc Quaghebeur (qui apparaît aussi dans la nouvelle *Le Sao-la*, une des pierres de... *Maramisa*), d'une autre parue dans un quotidien bruxellois et d'une troisième publiée dans la revue *Marginales* (le numéro sur les attentats de septembre 2001).

En gros : Baptiste à Rome (*Vae victis*), à Bruxelles et à New York. J'avais l'idée de regrouper toute son histoire dans un roman dont le titre aurait été un vers d'Aragon : « La vie aura passé comme un grand château triste. » En tant que personnage toujours, il est le neveu de Sébastien Morgan. La généalogie les rattache tous deux aux Morgan présents dans *Les diaboliques* et *Les angéliques*.

Premier tome

RETOUR À MONTECHIARRO

(Jean-Pierre aux commandes, Philippe en embuscade)



Les éditions de *Retour à Montechiarro*

Jean-Pierre. – *Retour à Montechiarro* a été publié en 2001 chez *Fayard* puis repris en 2003 dans *Le livre de poche*. Il atteint les 520 pages dans cette nouvelle édition Ker/Asmodée Edern.

Phil. – Succès critique et public à sa sortie, ce roman a cumulé les prix : *Rossel des jeunes* en 2001, *Lecteurs du livre de poche* et *Choix des libraires* en 2003.